

Guido Tonelli

Vide

L'élégance cachée de l'Univers

Traduit de l'italien par Sophie Lem

DUNOD

© Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milano.

First published as *L'eleganza del vuoto* in "Scintille" in April 2025.

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en avril 2025
aux éditions Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan,
sous le titre *L'eleganza del vuoto*.

Direction artistique et couverture : Nicolas Wiel
Maquette de couverture : Audrey Baudoin



NOUS PROTÉGEONS LE DROIT D'AUTEUR :

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Toute reproduction ou diffusion de cet ouvrage, même partielle,
sans autorisation, est strictement interdite.
Le piratage porte atteinte au travail de l'auteur
et fragilise l'ensemble de la chaîne du livre.
En partageant ou reproduisant ce livre illégalement, vous mettez
en danger ceux qui le créent, le produisent et le diffusent.



NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :

Vos livres sont imprimés sur des papiers certifiés
dans des formats optimisés pour limiter la perte.
Nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe

Nous limitons l'utilisation du plastique
sur les couvertures de nos ouvrages.

© Dunod, 2026
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-088908-2

À Luciana, la compagne d'une vie

« È sparito anche il vuoto,
dove un tempo si poteva rifugiarsi.
Ora sappiamo che anche l'aria
è una materia che grava su di noi.
Una materia immateriale, il peggio
che poteva toccarci.
Non è pieno abbastanza perché dobbiamo
popolarlo di fatti, di movimenti
per poter dire che gli apparteniamo
e mai gli sfuggiremo anche se morti.
Inzeppare di oggetti quello ch'è
il solo Oggetto per definizione
senza che a lui ne importi niente o turpe
commedia. E con che zelo la recitiamo! »

Eugenio Montale, *Le vide*¹

Prologue

La Spezia, 5 septembre 1853

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit – littéralement –, tant le vacarme montant de la rue avait été insupportable. Le Grand Hôtel d'Italie, l'établissement le plus confortable de La Spezia avec vue sur la mer, était occupé par la cour de Savoie au grand complet. Elle s'y était installée depuis le début de l'été pour la saison balnéaire, et on n'y trouvait plus une seule chambre de libre. Le voyageur s'était donc rabattu de mauvaise grâce sur une solution pourtant tout à fait convenable au premier abord : une pension installée dans l'ancien palais des Doria, noble et puissante famille génoise, plus ou moins à mi-hauteur de la via del Prione.

Le nom de la rue venait de la présence, à un carrefour, de quatre grosses pierres, *prion*, en génois. Les crieurs publics s'y juchaient pour faire leurs annonces, ce perchoir improvisé leur permettant de se faire entendre des passants les plus éloignés. La rue traversait la petite ville sur toute sa longueur, reliant le port aux marchés et aux bâtiments administratifs.

Il y avait via del Prione une multitude d'*osterie*, des auberges plus ou moins mal famées où l'on trouvait un excellent *sciaccetrà*, ce vin doux des Cinque Terre aux

arômes marins, ainsi que la joyeuse compagnie de *signorine* toujours accueillantes.

Mais l'étranger arrivait de Gênes en quête de tranquillité. Ce voyageur inquiet traversait l'un des moments les plus difficiles de sa vie. Exilé, il fuyait sa patrie, l'Allemagne, où il était recherché pour avoir participé aux troubles révolutionnaires de Dresde, en Saxe. Le 3 mai 1849, il avait activement pris part au soulèvement, aidant durant six jours les insurgés à organiser les barricades.

Mais toutes les tentatives de résistance avaient fait long feu devant l'assaut des troupes prussiennes. Les rebelles, qui s'étaient battus pour la constitution, certains rêvant d'instaurer la république et peut-être même les premières formes de socialisme, avaient été contraints à se rendre. Les meneurs, dont le Russe Mikhaïl Bakounine, avaient été arrêtés et nombre des révolutionnaires qui avaient pris la ville d'assaut condamnés à mort. Un mandat d'arrêt avait été émis à l'encontre de notre voyageur. Peut-être parce qu'il était une personnalité en vue de la ville, rien de moins que son maître de chapelle. Aux yeux des autorités dresdoises, il était inconcevable qu'une personne aussi respectable, qui jouissait d'un excellent salaire et d'une vie relativement aisée, se fût jointe aux insurgés. Il avait été décidé de lui faire payer le prix fort pour les idéaux qui bouillonnaient dans son âme agitée. Richard Wagner avait donc choisi l'exil. Avec l'aide de Franz Liszt, son ami et protecteur, il avait rejoint Zurich, où il s'était installé.

Les années d'exil de Wagner comptent parmi les plus tourmentées de son existence. Le musicien, qui approche alors de la quarantaine, a tout perdu et nourrit des doutes lancinants sur son parcours de compositeur. Ses plus grands succès, *Rienzi* et *Tannhäuser*, encore représentés

partout grâce à Liszt, ne trouvent plus grâce à ses yeux. En pays étranger, dans une situation délicate, contraint à réduire drastiquement son train de vie, Wagner ne tarde pas à tomber dans une profonde dépression. Il continue à composer, mais se lance dans une autocritique frénétique, mêlant introspection et réélaboration de sa poétique.

À Zurich, il publie de nombreux essais. C'est à cette période qu'il conçoit sa vision la plus grandiose : le *Gesamtkunstwerk*, l'œuvre d'art totale, une synthèse de tous les arts. Mais c'est aussi durant ces années qu'il produit ses écrits les moins glorieux, comme le terrible pamphlet visant le compositeur Giacomo Meyerbeer. Égaré par l'envie que suscite en lui le succès obtenu par son rival, il se laisse aller à l'antisémitisme le plus abject.

En proie à ce maelström de sentiments et de passions irrépressibles, il rêve de composer une grande tétralogie, *L'anneau du Nibelung*. Il rédige magistralement les quatre livrets, à eux seuls de véritables sommes poétiques, qu'il mettra plus tard en musique. Son ambition est de créer un drame épique qui exposera clairement à ceux qui ont participé aux mouvements de 1849 le sens véritable de cette révolution, tout en restituant ses aspects les plus élevés et les plus nobles. Wagner conçoit son art à la fois comme cosmogonie et catastrophe, et s'astreint à écrire une œuvre qui narre tant l'origine du monde que sa destruction.

Mais à ce tournant difficile de sa vie, il peine à trouver la clé d'entrée. Toutes les premières ébauches de l'ouverture de son grand drame lui semblent privées d'originalité, parfaitement inadaptées. En quête d'un souffle nouveau, de sources d'inspiration, il choisit l'Italie et arrive à Gênes, sur cette côte ligure baignée par le soleil et la beauté. Toutefois, le port de la ville, où il loge, est trop agité et bruyant pour

lui. Wagner part alors pour La Spezia, une petite ville tranquille qui s'ouvre sur un golfe magnifique ayant enchanté Napoléon lui-même, et de grands poètes comme Byron et Shelley. Il se l'imagine comme un refuge idéal, un lieu isolé et paisible où il trouvera enfin l'inspiration.

Le voyage n'est pas de tout repos, tant s'en faut. Le libeccio, un vent violent du sud-ouest, rend difficile la progression poussive du vaporetto. Le mal de mer accompagne le musicien tout au long du trajet, de même que le clapot des vagues qui battent contre les flancs du petit bateau. Pour aggraver encore la situation, l'attaque de dysenterie qui l'affaiblissait depuis quelques jours empire. À peine débarqué, Wagner n'aspire qu'à une chose : s'étendre et se reposer. Après avoir trouvé un hôtel et signé le registre des clients, il monte dans sa chambre, ferme les rideaux et se glisse entre les draps. Mais la chance n'est pas de son côté.

Le hasard veut en effet que, ce même jour, la flotte de Sa Majesté Victor-Emmanuel II de Savoie jette l'ancre dans la rade. Une douzaine de bâtiments de guerre emplissent l'horizon de la baie, de grands voiliers, certains très modernes, avec une coque en bois recouverte de plaques de cuivre. À peine les opérations de mise en sécurité des majestueux navires terminées, les commandants donnent quartier libre à leurs hommes. Des centaines de marins se précipitent vers les chaloupes. Ramant vigoureusement sur une mer encore assombrie par la tempête, ils débarquent sur le quai du petit port. À peine à terre, comme obéissant à un appel irrésistible, ils prennent la direction de la via del Prione. C'est le début du charivari qui tiendra éveillés les habitants du quartier toute la nuit, y compris le malheureux musicien allemand venu chercher à La Spezia un peu de sérénité.

PROLOGUE

Après une nuit d'insomnie et de fièvre, Wagner décide d'aller se promener dans les collines. Il rentre épuisé dans l'après-midi et se jette sur son lit. En vain, le sommeil continue à le fuir. Dans cet état de veille hallucinée, le battement constant des vagues qui l'a accompagné durant tout son voyage continue à pulser dans sa tête. Il a désormais la nette sensation de s'enfoncer dans des eaux sombres qui courent au-dessous de lui, et le tumulte des flots se transforme en un son précis, un accord de mi-bémol majeur, profond et ténébreux. Un son ancestral qui semble émaner du plus profond des abysses. Wagner a trouvé la clé de l'ouverture orchestrale de *L'Or du Rhin*.

PREMIÈRE PARTIE

La substance de l'absence

Le vide, entre science
et philosophie

1

RIEN NE PEUT NAÎTRE DU NÉANT

« Dans le vide se niche l'esprit, soit l'essence
des choses et des êtres ; il représente
ce que rien ne peut anéantir,
à la différence du plein, que le temps
corrode et détruit. »

Kengiro Azuma

« Avance avec le vide entre tes mains, car c'est là qu'est
le tout. C'est mon don. Si tu parviens à porter
le vide entre tes mains, alors toute chose devient
possible. »

Carl Gustav Jung, *Le Livre rouge*²

Que l'une des œuvres musicales les plus belles et les plus importantes de l'histoire, celle qui a peut-être le plus contribué à ouvrir la voie à la musique moderne, ait

été composée par Wagner à La Spezia, via del Prione, m'a toujours ému. Lorsque j'étudiais au lycée Costa, je fréquentais souvent cette petite rue tortueuse qui avait perdu depuis des décennies son caractère de ruelle du port. Les dames qui consolait les marins avaient disparu, les tavernes aussi, mais l'endroit était resté joyeux, toujours animé, et j'y retrouvais volontiers mes camarades de classe. Via del Prione, on mangeait la meilleure *farinata* de la ville. Quand on est jeune et fauché, ce gâteau de pois chiches – qu'on appelle *fainà* à Gênes, et *cecina* à Pise – est la meilleure façon de chasser la tristesse de l'hiver, tout en remplissant son estomac avec quelque chose de chaud et de nourrissant.

Les remous aquatiques qui avaient obsédé Wagner durant cette nuit infernale lui avaient permis de résoudre le problème sur lequel il butait depuis plusieurs mois. Il avait trouvé la clé pour donner une forme musicale à l'origine du monde. Il avait réussi à représenter le vide le plus absolu, l'abysse d'où sourd la matière.

Tout commence avec un mi-bémol ultra-grave, joué par les contrebasses. Un son profond, tenu, qui évoque le chant d'une caverne, la vibration primordiale qui donne vie à l'univers. Les cors font ensuite leur entrée, suivis des autres instruments à vent ; les notes qui forment l'accord de mi-bémol majeur courent les unes après les autres, se développent dans des registres toujours plus élevés. De l'abysse insondable naît une harmonie qui insiste, implacable, sur 136 mesures, et crée un monde encore non corrompu par l'action de l'homme : une atmosphère unique qui a changé pour toujours notre conception de la musique.

Le problème que Wagner devait résoudre à sa façon pour avancer dans sa tétralogie est une pierre d'achoppement

primordiale : depuis des temps immémoriaux, les humains cherchent des instruments aptes à pénétrer l'abysse sans prendre de risques. Car regarder en face un puits sans fond est dangereux. La quintessence du non-être est la substance la plus formidable de toutes, dotée du pouvoir d'annihiler, en l'engloutissant, toute forme d'existence.

Les mots nous manquent, il n'y a ni image ni son capable de décrire ce que l'Occident a toujours associé au néant. Aujourd'hui encore, il reste difficile de parler du vide sans réveiller des peurs ancestrales et de terribles malentendus. Devant le déploiement du vide, nous aussi, hommes et femmes du XXI^e siècle, sentons nos mots se bloquer dans notre gorge, notre respiration s'arrêter, nos inquiétudes monter.

Le concept même de vide suscite un effarement indicible. Le terme porte encore dans le langage d'aujourd'hui des connotations négatives : « un discours vide », « tourner à vide », « des mots vides ». Pour ne pas parler du malaise physique de celui qui a « l'estomac vide », du mal-être mental de celui qui ressent « un vide intérieur », capable de dévorer son existence.

Ce livre cherche à dépasser ces préjugés en mettant en avant l'incroyable beauté du vide, ses merveilles incomparables. La science contemporaine nous a permis d'aller au-delà de l'ahurissement qui a paralysé l'humanité pendant des millénaires. Quand les scientifiques ont sondé le vide, ils ont découvert qu'il s'agissait en réalité d'un état de la matière, doté de propriétés très singulières. Mais pour mieux comprendre le contexte dans lequel la science moderne a pu agir, il nous faut faire un saut en arrière de plusieurs siècles. Il nous fait revenir à cette époque lointaine durant laquelle les plus grands savants de l'Occident produisaient cette identification entre vide et néant qui,

encore aujourd'hui, persiste dans l'imaginaire collectif et le conditionne lourdement.

« *Ex nihilo nihil* »

En Occident, la discussion sur le vide remonte à la Grèce du VI^e-V^e siècle avant notre ère, lorsque prennent forme les premières grandes architectures de la pensée, suscitant aussitôt de féroces oppositions qui perdureront au cours des siècles suivants. C'est à cette époque que s'établissent les bases de la pensée occidentale, cette vision du monde qui donnera un élan formidable à la philosophie et à l'art sous toutes leurs formes, et d'où naîtra également l'investigation scientifique du monde naturel.

Pythagore de Samos, philosophe, mathématicien et thaumaturge, dont l'existence demeure en partie enveloppée de mystère, est l'un des premiers à s'intéresser au vide. L'école pythagoricienne, fondée à Croton vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère, place le nombre à l'origine de tous les aspects de la réalité. Le mouvement des astres est ainsi réglé par des nombres, tout comme le son produit par un instrument à cordes, les relations entre figures géométriques ou encore l'harmonie entre les différentes espèces vivantes. Le nombre est le principe organisateur du monde matériel, celui qui régit le tout.

La pensée des pythagoriciens sur le vide nous est parvenue par l'intermédiaire d'Aristote, qui écrit : « Les Pythagoriciens aussi affirmaient l'existence du vide, et qu'il pénétrait de l'infinité du souffle jusque dans le ciel lui-même ; le ciel respirerait le vide qui, ainsi, délimite les natures, le vide serait une séparation des choses consécutives et leur délimitation ; de plus il serait d'abord dans les nombres, car

le vide délimite leurs natures » (*Physique*³, IV, 6). Avec un peu d'imagination, on pourrait déceler dans cette citation l'intuition d'un « vide cosmique », où s'opère la respiration du ciel, et d'un « vide microscopique », qui préside à la séparation infinitésimale entre des nombres discrets de plus en plus petits. De fait, au cours du xx^e siècle, les scientifiques ont découvert l'immensité du vide qui enveloppe notre planète, mais aussi – à la grande surprise des premiers explorateurs de l'infiniment petit – son règne sur les distances les plus infimes, le domaine des particules élémentaires. Cependant, en l'absence d'éléments plus solides, ne cédon pas à la tentation d'interpréter les affirmations des Anciens à la lumière de ce que nous avons découvert des milliers d'années plus tard.

Au v^e siècle avant notre ère, les territoires gouvernés par les cités-États grecques et leurs colonies occidentales connaissent une sorte d'âge d'or de la créativité et de la pensée critique. Durant cette période, les philosophes sont souvent appelés à rédiger les lois des cités, voire à les gouverner. Les intellectuels les plus éminents, les penseurs les plus créatifs participent activement à la vie publique de leur communauté.

C'est le cas d'Empédocle qui, en 446 avant notre ère, soutient la faction démocratique pour renverser le régime oligarchique qui tyrannisait Acragas, la moderne Agrigente. Selon la légende, on lui offre alors la gouvernance de la *pólis*, mais Empédocle refuse afin de poursuivre ses études. Il finira par tomber en disgrâce, sera banni de la cité et contraint à l'exil au Péloponnèse.

La figure d'Empédocle restera elle aussi entourée d'une aura de mystère. Comme Pythagore, il était considéré comme un mage et un guérisseur, capable d'arrêter les

vents de tempête, de faire tomber la pluie qui met fin à la sécheresse, et même de ressusciter les morts.

Empédocle réfléchit au fait que de nombreux corps matériels sont perméables aux liquides et explique ce phénomène par la présence d'interstices invisibles. Il est impossible que les corps soient parfaitement compacts, il doit y avoir des espaces vides en leur sein, de petits trous ou d'infimes fissures. Pourtant, ces cavités ne peuvent pas être totalement vides : elles sont remplies d'air. Il trouve confirmation de ses hypothèses dans l'expérience de l'immersion dans la mer d'une cruche retournée. L'eau ne pénètre pas par le bas dans le récipient entièrement immergé, parce que la cavité, qui semble vide, est en réalité remplie d'air. Le vide absolu n'existe pas.

La conclusion à laquelle parvient Empédocle rejoint les thèses des philosophes éléates, notamment celles de Parménide, qui donnent naissance à l'une des premières traditions philosophiques de l'Antiquité. Les Éléates tranchent de manière radicale la question des origines du monde réel. Ils abordent frontalement le problème de la multiplicité et du devenir, c'est-à-dire des transformations incessantes du monde matériel. Pourquoi la réalité est-elle changeante, et surtout, pourquoi nous, humains, sommes-nous soumis à la vieillesse et à la mort? Pour la première fois dans l'histoire, cette angoissante question existentielle et philosophique est traitée sans faire appel au mythe. Parménide déploie toute la rigueur de la logique formelle : « L'être est, et il est impossible qu'il ne soit pas. Le non-être n'est pas, et il est nécessaire qu'il ne soit pas. »⁴ Voilà. Tout est dit.

Pour les Éléates, le changement n'est qu'illusion, le devenir un fantôme, les transformations de simples apparences. Sous la surface mouvante du réel, le sage, guidé par

la raison et non par les sens, retrouve la permanence. La véritable nature du monde est l'Être : parfait et immuable, non engendré et immortel, unique et fini, immobile et homogène.

La figure géométrique qui le représente le mieux est la sphère, solide parfait, isotrope et identique à lui-même, quel que soit le point de vue. Rien ne peut exister en dehors de l'Être, sous peine de créer une contradiction insoluble avec ses propriétés intrinsèques, déterminées par la nécessité. Les lois implacables du principe de non-contradiction interdisent au non-être d'exister. Plus encore : le non-être, le néant, non seulement ne peut exister, mais il ne peut même être pensé. C'est de là que naît le préjugé millénaire à l'égard du vide, qui conditionne encore nos raisonnements.

Le dernier mot sur la question revient à un autre grand représentant de l'école éléate : Mélissos de Samos, philosophe singulier autant qu'habile stratège militaire. Navarque de Samos, il inflige en 441 avant notre ère une défaite aux Athéniens commandés par Périclès.

Mélissos défend l'idée parménidienne d'une réalité indestructible, immuable et immobile, sans commencement ni fin. Mais ce qu'il exprime, dans les fragments incisés de sa pensée qui nous sont parvenus, semble préciser et définir l'héritage des Éléates : « Toujours il était, toujours il est et toujours il sera, car rien ne peut naître du néant et rien ne peut passer de l'être au néant. »

« *Ex nihilo nihil fit.* » Voilà, formulé avec une efficacité redoutable, le principe qui traversera tout le savoir occidental pendant plus de deux millénaires, conditionnant la science jusqu'à nos jours : « Rien ne vient de rien. » La stupeur première face à l'abîme sans fond se trouve